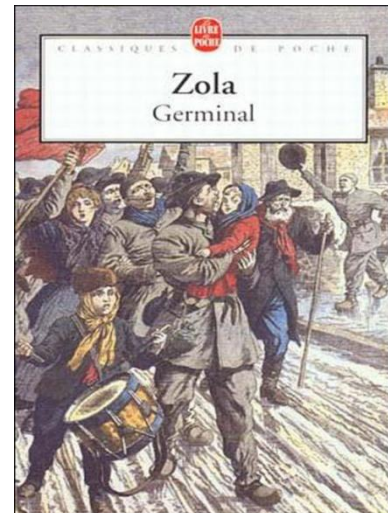
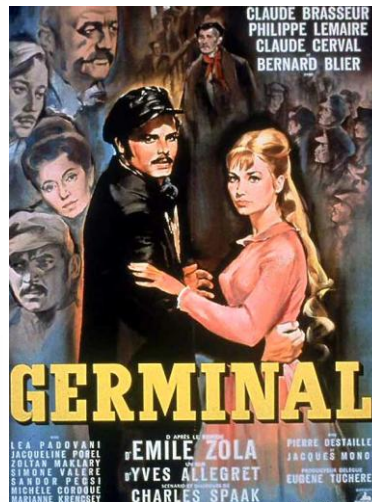
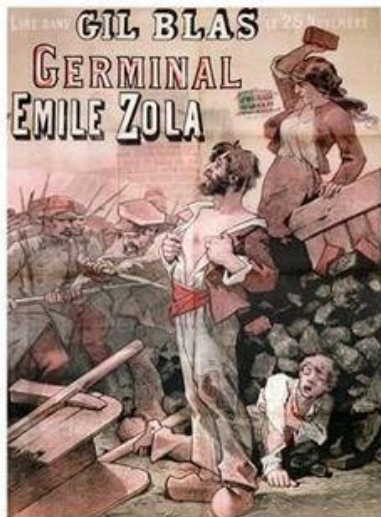


LE DENOUEMENT

Germinal est sans doute le roman de Zola le plus populaire. Il se déroule dans le milieu des mineurs, dans le nord de la France, et raconte les conditions de vie des hommes, leurs tentatives pour de meilleures conditions de travail et une grève avortée.



Vous imaginerez la fin du roman de Zola. Etienne a vécu des événements douloureux, perdu la femme qu'il aimait au fond de la mine, il a échoué dans la grève menée...



Etienne reprenait la route de Monstou. Le visage de Catherine surtout l'obsédait, plus encore que celui de la Maheude, tournée vers lui, prête à descendre de nouveau dans l'enfer du Voreux parce qu'il le fallait bien, parce qu'il fallait faire vivre et nourrir ceux qui restaient, fût-ce pour qu'ils nourrissent à leur tour la bouche gloutonne de la mine. Il sentait encore la tiédeur du jeune corps de Catherine. Il avait encore à marcher beaucoup s'il voulait attraper le train, mais marcher, ce n'était plus ramper au fond d'un tunnel, l'échine brisée, en étouffant, en ahanant, en écoutant les autres ramper et étouffer. Ce n'était plus le noir, l'obscurité, tout cela, c'était fini. Que restait-il de tout cela ? Ils avaient échoué. Les autres étaient retournés.

Et puis il y avait eu toute cette violence, l'épicier émasculé par des femmes devenues des furies, toute une humanité excitée, enragée, ce déchaînement de haine. Était-ce pour cela qu'il avait lutté, qu'ils s'étaient battus tous, qu'ils avaient sacrifié des vies aussi. Pour rien ? Éttaient-ils condamnés à cette vie de damnés de la terre ? N'y avait-il, n'y aurait-il aucun espoir, jamais ?

Non, sans doute. La convoitise était trop forte, les hommes trop méchants. Et trop lâches aussi. Pour la révolte, il fallait autre chose que des convulsions, que des éclats de révolte, il fallait une organisation, il fallait des hommes déterminés, prêt à tout, à tout sacrifier pour des jours meilleurs. Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait. Mais à quoi bon le soleil s'il ne brillait que pour la bourgeoisie. Autant l'éteindre s'il ne réchauffait que quelques-uns... Les hommes avaient semé, bien sûr. Mais à quoi bon, puisque le pain de chaque jour, pour certains se gagnait au prix de la vie sacrifiée. Quelle espérance encore nourrir ? Les hommes étaient les hommes, sourds à la détresse des autres, ils n'étaient pas des frères, ils ne le seraient jamais. Cela valait-il la peine de se battre...

Et puis, le corps encore tiède de Catherine remonta dans le couloir de sa mémoire. Elle était comme un boyau de mine, noire, dure, les souvenirs s'y brisaient les reins, ils éclataient en coups de marteaux, mais le souvenir de Catherine, lui, restait intact, lumineux. Quelque part dans le monde, quelque part à Paris, des hommes comme lui espéraient, malgré l'échec, malgré les détresses, quelque part dans Paris, des hommes organisaient la lutte, et il les rejoindrait, non, il les rejoignait. Au loin, il entendait le hurlement des wagons : le train entrerait bientôt en gare. Il allongea le pas.



Voici la fin telle que l'a imaginée Zola (*Germinal*, septième partie, chapitre VI (1885)).

Mais Etienne, quittant le chemin de Vandame, débouchait sur le pavé. A droite, il apercevait Montsou qui dévalait et se perdait. En face, il avait les décombres du Voreux, le trou maudit que trois pompes épuisaient sans relâche. Puis, c'étaient les autres fosses à l'horizon, la Victoire, Saint-Thomas, Feutry-Cantel ; tandis que, vers le nord, les tours élevées des hauts fourneaux et les batteries des fours à coke fumaient dans l'air transparent du matin. S'il voulait ne pas manquer le train de huit heures, il devait se hâter, car il avait encore six kilomètres à faire.

Et sous ses pieds, les coups profonds, les coups obstinés des rivelaines* continuaient. Les camarades étaient tous là, il les entendait à chaque enjambée. N'était-ce pas la Maheude, sous cette pièce de betteraves, l'échine cassée, dont le souffle montait si rauque, accompagné par le ronflement du ventilateur ? À gauche, à droite, plus loin, il croyait en reconnaître d'autres, sous les blés, les haies vives, les jeunes arbres. Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie, les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.

* rivelaine : pic de mineur.